

# Józef Kwaterko

---

## Conformismes et dissidences : idéologie et littérature québécoise (1830-1930)

---

TransCanadiana 7, 132-150

---

2014-2015

Artykuł został opracowany do udostępnienia w internecie przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej [bazhum.muzhp.pl](http://bazhum.muzhp.pl), gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

Józef Kwaterko

Université de Varsovie

**CONFORMISMES ET DISSIDENCES:  
IDÉOLOGIE ET LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE  
(1830-1930)**

**Résumé**

Cet article cherche à situer l'émergence de la littérature québécoise et des modèles littéraires qu'elle privilégie dans le contexte de la pensée politique européenne et américaine. Il veut rendre compte de l'impact des programmes de « nationalisation » et de « canadianisation » des lettres, préconisés par la critique littéraire d'obédience cléricale au Québec depuis le début du 19<sup>e</sup> siècle jusqu'aux années 1930, et des phénomènes de résistance esthétique tout au long de la même période. On s'attachera d'une part à examiner l'idéologie de la survivance et les deux doctrines, l'agriculturisme et l'ultramontanisme, qui ont marqué le roman du terroir et la poésie de cette période et, d'autre part, on relèvera des manifestations opposées à la pensée conservatrice, comme l'Institut canadien de Montréal (1844-1869), et des courants dissidents, comme l'œuvre romantique et symboliste des poètes groupés autour d'Émile Nelligan à l'École littéraire de Montréal (1895-1906), la revue *Le Nigog* (1906-1918) et le roman paysan réaliste d'Albert Laberge et de Ringuet.

**Abstract**

This article presents the coming into being of Quebecois literature within the context of European and American political thought, as well as in the light of the literary models such political thinking promoted. It analyzes the impact of programs of "nationalization" and "Canadianization" fostered by the Catholic Church in Quebec during the 19<sup>th</sup> century and up to the 1930s, as well as it points to the aesthetic resistance to such initiatives during the same period. A particular attention is given to the ideology of survival, to Agriculturism and to Ultramontanism which have influenced the *roman du terroir* and poetry, as well as to the expressions of liberal political thinking as represented by the Canadian Institute of Montreal (1844-1869). Dissident movements such as the Romantic and Symbolist art of poets led by Émile

Nelligan in the *École littéraire de Montréal* (1895-1906), the review *Le Nigog* (1906-1918), and the peasant realist novel by Albert Laberge and Ringuet are also taken into account.

Forgé par les écrivains et penseurs romantiques français (Madame de Staël) et allemands (Johann Gottfried Herder et Johan Gottlieb Fichte), la notion de « littérature nationale », qui désigne l'émanation la plus perceptible d'une spécificité culturelle d'une nation (Espagne et Werner 7-8), semble le mieux appropriée pour rendre compte de l'émergence et de l'évolution de la littérature québécoise au 19<sup>e</sup> siècle. En effet, lorsque dans les années 1830, sous le régime anglais, naît au Bas-Canada (correspondant au Québec d'aujourd'hui), majoritairement francophone, une littérature de langue française écrite par les Canadiens français, elle se met aussitôt au service de la justification de l'existence d'une collectivité distincte. Face à la défaite militaire devant les Anglais en 1760 et en regard d'une conjoncture historique menaçante, cette orientation nationale traduit, certes, une compensation, mais aussi une sensibilité croissante au principe des nationalités, après son éveil dans les années 1829-1830, lors des insurrections polonaise, serbe, grecque et belge. Jean-Marcel Paquette décrit ainsi cette prise de conscience de la dimension nationale de la littérature québécoise :

C'est que le romantisme européen, issu du soulèvement des peuples consécutif à la Révolution française, venait d'inventer cette idée sans doute fort généreuse, que le peuple est, en dernière instance, le créateur de l'univers qui hante les Lettres et que toute littérature, en conséquence, ne peut être conçue que comme l'expression d'une nation. (...) C'est la constitution d'une communauté nationale, elle-même définie par les frontières de son destin historique, qui sert de lors de critère à l'affirmation de l'existence d'une littérature. (...) Ainsi s'explique la curieuse épistémologie qui fait naître vers le premier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle, dans la conscience qu'elle a d'elle-même, la littérature de langue française au Québec (Paquette 344-345).

Ainsi, au début du 19<sup>e</sup> siècle, deux doctrines ou deux visions du monde, opposées en apparence, vont donner au Québec l'essor à une mission patriotique et à une résistance politique qui vont, à leur tour, fixer l'usage de la littérature et la position particulière qu'elle va y occuper : le nationalisme, nourri à la pensée du romantisme européen, qui proclame l'unité de la nation et qui prend en défense la langue française et la religion catholique, et le libéralisme de type anglo-saxon, qui proclame le droit libéral des peuples à disposer d'eux-mêmes, la liberté de la presse, l'attachement aux lois constitutionnelles et au régime parlementaire.

L'accession de la classe populaire à l'instruction apparaît ici comme phénomène de première importance. Après le retour en France d'une partie de l'aristocratie et avec la disparition progressive de la bourgeoisie d'affaires (coupée de la métropole, source de commerce, et remplacée par les marchands anglais), il revient au clergé d'organiser l'enseignement au niveau collégial (en plus des séminaires de Québec et de Montréal datant de la Nouvelle-France), ce qui va bientôt favoriser la montée d'une nouvelle bourgeoisie professionnelle. Cette classe sera dès lors appelée à remplir le vide politique et à représenter les Canadiens français dans les parlements après que l'Acte constitutionnel de 1791 dote chacune des deux provinces, le Haut et le Bas Canada, d'une Chambre d'assemblée. Le parlementarisme britannique devient une autre forme d'éducation pour les jeunes professionnels (avocats, hommes politiques, journalistes, notaires, médecins, imprimeurs) qui passent brusquement de leur milieu d'origine (la famille paysanne majoritairement analphabète ou petite noblesse terrienne) au milieu bourgeois citadin.

Cette nouvelle bourgeoisie, imbue d'une culture littéraire, consciente de l'outillage politique qu'elle peut en faire ainsi que de son propre rôle social et de l'appui populaire, va rapidement aspirer à prendre en main le sort du Bas-Canada. Elle ne conteste pas l'autorité nominale de la Couronne britannique, mais exige des réformes et une libéralisation des structures politiques (notamment la responsabilité ministérielle). A la Chambre d'assemblée, un conflit oppose désormais les députés qui soutiennent le gouvernement de la colonie, les « bureaucrates », et ceux de l'opposition, les « patriotes », dont le chef charismatique, Louis-Joseph Papineau, prône les idées républicaines et réclame pour la majorité canadienne-française le droit de gouverner à elle seule le Bas-Canada. Après une grève parlementaire, les Patriotes font éclater une révolte armée (la « Révolte des Patriotes »), dirigée contre la domination anglaise et soutenue par la majorité de la population rurale francophone, qui va se poursuivre dans les années 1837-1838, avant d'être étouffée par l'armée coloniale britannique et les renforts venus de Londres.

Après le *Rapport* du Lord Durham, envoyé de Londres enquêter sur les conflits ethniques et linguistiques entre les deux peuples, document qui préconise l'assimilation des Canadiens français à la population anglophone, et après la proclamation de l'Union Act en 1840 qui fusionne en une seule colonie le Haut et le Bas-Canada, l'hégémonie britannique se fera effectivement sentir dans tous les secteurs de la vie collective des francophones. Désormais, ces derniers se fixent comme objectif de préserver leur identité culturelle en s'alignant sur leurs dirigeants modérés de 1837. Sur le plan économique, le rôle de la bourgeoisie professionnelle diminue de plus en plus devant l'expansion financière, commerciale et industrielle anglaise. Repliés sur l'agriculture, relégués de fonctions publiques importantes, les francophones vont désormais se donner une échelle de valeurs qui ne les

mettait pas directement en concurrence avec la majorité canadienne-anglaise. Comme le souligne Denis Monière :

1840 marque, pour un temps, la fin des espoirs de l'émancipation nationale, la fin du radicalisme politique et le début de la suprématie cléricale effective, du nationalisme conservateur, de l'idéologie de la survivance, de la collaboration, de la modération, du refoulement, et de l'impuissance collective. (...) La société traditionnelle ne réussit à s'imposer qu'après l'échec de la Rébellion (Monière 169).

L'Église catholique joue ici un rôle de tout premier plan. Si, après l'échec de la Révolte des Patriotes et après l'Acte de l'Union, la religion demeure toujours un facteur unificateur tenace, aidant à la préservation de l'homogénéité culturelle et linguistique des francophones, le pouvoir clérical, lui, représente, vers le milieu du 19<sup>e</sup> siècle, une orientation exclusivement conservatrice et passiviste. Le clergé, opposé d'abord à l'Acte de l'Union, finit par l'accepter, après qu'il obtient de la part du gouvernement de la colonie des garanties dans le domaine de l'éducation et du code civil, en récompense à son attitude loyaliste lors de la rébellion. Le clergé s'allie aussi à la bourgeoisie conservatrice (appelée « les Bleus ») avec laquelle il assure la participation francophone minoritaire au gouvernement. Cette connivence étroite entre les élites cléricales et politiques d'un côté, et les leaders politiques anglais de l'autre, va exacerber le nationalisme conservateur canadien-français jusqu'à la fin du 19<sup>e</sup> siècle. De sorte que, devenue une force militante dans les années consécutives à la Confédération de 1867, de plus en plus sensible à sa « mission providentielle » en Amérique – y compris la protection des droits religieux et scolaires des minorités canadiennes-françaises hors du Québec – l'Église tend à soumettre à son autorité l'ensemble de la vie sociale et politique au Québec. Cette visée théocratique se manifeste dès la moitié du 19<sup>e</sup> siècle à travers la doctrine agriculturiste et l'ultramontanisme.

L'agriculturisme – selon l'historien Michel Brunet – « est une philosophie de la vie qui idéalise le passé, condamne le présent et se méfie de l'ordre social moderne. C'est un refus de l'âge industriel contemporain qui s'inspire d'une conception statique de la société » (cité dans Linteau, Durocher et Robert 349). Par l'idéalisation de la vie paysanne, l'exaltation du primat de la vie rurale (proche de Dieu et de la nature) sur la vie citadine et par l'apologie de la vocation agraire de la nation, la doctrine agriculturiste engendre une véritable mystique de la fidélité à la terre paternelle. Ériger l'agriculturisme en stratégie de résistance identitaire permet au clergé catholique de mieux exercer son emprise morale et sociale et d'empêcher par la même l'exode des paysans en ville (surtout vers les villes du Nord des États-Unis). La thèse est simple, forte, partout présente : « nés pour un petit pain », « les enfants du sol » doivent obtempérer à la « mission providentielle de la France en Amérique »

et tirer leur salut et leur puissance de l'agriculture et de la colonisation agricole. La pensée agriculturiste plongera les Canadiens français dans la crainte du capitalisme commercial et industriel. Elle sera aussi à l'origine de leur infériorité économique, sans pour autant pouvoir freiner, surtout au tournant des siècles, le processus d'urbanisation ainsi que le développement industriel et ferroviaire (Linteau, Durocher et Robert 351).

La deuxième doctrine, l'ultramontanisme, connaît son plein déploiement au Québec au moment de la Confédération, après que le Pape Pie IX (1846-1878) condamne les idées libérales et modernes dans son *Syllabus errorum* de 1864 (Linteau, Durocher et Robert 265). Venue de France avec la diffusion des idées de Joseph de Maistre par Ignace Bourget, l'évêque de Montréal et Louis-François Laflèche, l'évêque de Trois-Rivières ainsi que par la presse catholique militante (*L'Étandard*, *La Vérité*), animée par Louis Veulliot, Thomas Chapais et Jean-Paul Tardivel, la pensée ultramontaine préconise l'alliance étroite de l'Église et de l'État (du Trône et de l'Autel), cherche à renforcer le rôle des institutions catholiques dans la vie sociale et préconise l'épanouissement de la nation canadienne-française au sein du Canada et dans le cadre de l'empire britannique. En exaltant le rôle de la papauté et en utilisant habilement les *topoi* discursifs nationalistes (« la langue gardienne de la foi », « l'âme canadienne-française »), l'ultramontanisme, sous sa forme « canadienne », devient une idéologie de premier ordre, la religion catholique étant ici posée comme principal garant de la défense de la nationalité (Bouchard 111-112).

Or, il faut noter que la domination de la pensée ultraconservatrice et ultramontaine ne signifie pas la disparition complète de l'idéologie libérale dont le courant radical des années 1830, opposé à la domination de l'Église au Bas-Canada, quoique affaibli par celle-ci à l'époque de la Confédération, défend la propriété privée et les libertés individuelles, tout en offrant une vision de société fondée sur les valeurs laïques et le respect des droits civils. Une partie de la bourgeoisie francophone, et surtout de l'intelligentsia montréalaise, groupée autour des journaux d'opinion, tels que *La Patrie*, *Revue Canadienne*, *l'Avenir* et *le Pays*, s'oppose à l'emprise cléricale, refuse l'obscurantisme de la doctrine agriculturiste pour défendre les idées libérales, associées au développement industriel et à l'économie capitaliste.

Sous l'égide de ses libéraux modérés (appelés « les Rouges »), le Québec connaît aussi une période de résistance intellectuelle incarnée par les activités de l'Institut canadien de Montréal. Sorte de centre d'études et de société culturelle disposant d'une riche bibliothèque, l'Institut devient, dans les années 1844-1869, un foyer du libéralisme et de la pensée progressiste, animée par les idées des philosophes du 18<sup>e</sup> siècle et celles de Lammenais et de Victor Hugo (l'exilé). Sous l'impulsion de l'ancien chef des Patriotes, Louis-Joseph Papineau, rentré de son exil dans l'État de New York et à Paris,

les jeunes libéraux envisagent de restreindre le rôle du clergé dans l'enseignement et l'annexion du Québec aux États-Unis. Dans sa célèbre conférence de 1846, « L'industrie considérée comme moyen de conserver la nationalité canadienne-française », Étienne Parent, membre de l'Institut, osera le premier s'opposer à la doctrine agriculturiste. La réaction de l'Église ne se fera pas attendre : condamné par Ignace Bourget, l'archevêque de Montréal, et frappé par une scission interne, l'Institut canadien se désintègre en 1869. Le nationalisme libéral se voit éclipsé par le nationalisme conservateur proche de l'Église, sans que cette dernière puisse pour autant exercer une influence sur tous les aspects de la vie des catholiques au Québec (Linteau, Durocher et Robert 266-267). Le syndicalisme et la promotion de la classe ouvrière d'une part, la grande presse, les lettres et les arts de l'autre, échappent au strict contrôle de l'appareil religieux et permettent de mesurer la pénétration des idées libérales et modernes tout au long du dernier quart du 19<sup>e</sup> siècle et jusqu'aux années 1930.

### **Le national et le populaire**

La littérature québécoise de cette période n'échappe pas à cette ambiguïté. D'une part, elle s'inscrit dans le paradigme idéologique de la survivance, fondé sur l'impératif de la lutte pour la survie et sur les représentations du passé collectif de la nation (Bouchard 107-110; Dumont 329). D'autre part, elle rend compte, dans ses diverses figures, des expressions de diversité, de clivage, voire d'opposition au discours de la survivance. A cet égard, il faut signaler que dans les années 1830-1850, l'imaginaire littéraire au Québec est encore fortement marqué par la pensée romantique européenne et les idées libérales (Lemire 50). Le romantisme, sensible à l'éveil des nationalités, fournisseur de nombreux thèmes (le goût de l'aventure et l'appel de grands espaces, la valorisation des gestes des ancêtres, le merveilleux, la poursuite de l'idéal), suscite le désir des francophones de se donner une histoire et de donner corps à une littérature canadienne-française. L'efficacité immédiate, politique et sociale, est la première démarche et la première orientation spécifique de cette littérature qui s'ouvre aussi sur le monde. Journalisme (essai, polémique, pamphlet, témoignage), éloquence (tout texte oratoire, discours électoral, religieux ou académique), feuilleton romanesque (morceaux choisis des écrivains du cru ou d'un Hugo ou Lamartine, chansons de Bélanger, romans de Walter Scott, Charles Dickens, Eugène Sue ou Balzac) – la publication de tous ces textes dans la presse d'opinion ou dans la presse populaire donne, malgré le conservatisme religieux ambiant, l'image d'une vie intellectuelle riche, foisonnante, qui admet une pluralité de genres, de voix et d'opinions.

Cette époque voit notamment naître le premier recueil de poèmes, *Épîtres, satires, chansons, épigrammes et autres pièces de vers* (1830), sous la plume de Michel Bibeaud. Simple exercice de versification, classique par sa forme, cette poésie n'en témoigne pas moins d'une volonté de signaler une urgence, de s'affirmer d'emblée comme « nationale » (« Si je ne suis pas Boileau, je serai Chapelain (...) En dépit d'Apollon, je vais être poète. »). L'année 1837, qui coïncide avec la Révolte des Patriotes, marque également la publication du premier roman au Québec, *L'influence d'un livre* de Philippe-Aubert de Gaspé, fils. Ce récit d'aventures, qui intègre des légendes populaires, est l'œuvre d'un finissant de collège, âgé de vingt-trois ans à peine, mais qui, dans la préface de son œuvre, est déjà conscient de son rôle précurseur (« J'offre à mon pays le premier roman de mœurs canadien »).

Suite à ces premières tentatives de créer au Québec une littérature nationale, deux membres de l'Institut canadien de Montréal donnent un démenti percutant au fameux jugement du *Rapport* de Lord Durham de 1840 qui cherche à dégrader les Canadiens francophones (« C'est un peuple sans histoire et sans littérature », cité dans Monière 152). James Huston totalise toute la production littéraire de 1734 à 1848 dans son volumineux *Répertoire National ou le Recueil de la littérature canadienne*. Publiée dans les années 1848-1850, la compilation de Huston comprenait déjà le nom d'un autre membre éminent de l'Institut, François-Xavier Garneau dont la monumentale *Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours* (1848-1859) propose une vision épique, littéraire, et, en même temps, commandée par la chronologie, du passé collectif. Inspirée par la tradition historiographique française de Jules Michelet, Augustin Thierry et François Guizot, l'œuvre de Garneau adapte avec succès l'art narratif du conteur à la synthèse factuelle. Rééditée plusieurs fois au 19<sup>e</sup> siècle, elle aura laissé une marque durable sur les écrivains des générations postérieures.

L'intérêt pour le passé national suscité par F.-X. Garneau sera aussi à l'origine du premier mouvement littéraire concerté, appelé « le Mouvement littéraire et patriotique de Québec », qui naît en 1860 dans la ville de Québec. Cependant, les idées libérales qui présidaient à la vision de *continuum* national chez Garneau cèdent ici à un romantisme de cénacle où sont prônés l'idéologie de la survivance et l'idéal messianique du peuple canadien en Amérique. C'est dans cet esprit que l'abbé Henri-Raymond Casgrain, en tant que chef de file du mouvement, invite les écrivains à montrer le peuple « (...) non pas tel qu'il est mais tel qu'on lui propose d'être » (Casgrain 368). Cette recherche de la distinction, par l'idéalisation des mœurs canadiennes d'autrefois et la fidélité aux valeurs du passé, débouche sur un nationalisme littéraire teinté d'un moralisme normatif. L'engouement de naguère pour la fantaisie, l'aventure et l'imagination s'estompe devant les impératifs de l'édification morale de la nation. L'abbé Casgrain, dans son fameux texte programmatique, « Mouvement



littéraire au Canada », publié en 1866, enjoint les écrivains à observer une série de contraintes thématiques et formelles :

Si, comme cela est incontestable, la littérature est le reflet des mœurs, du caractère, des aptitudes, du génie d'une nation, si elle garde aussi l'empreinte des lieux d'où elle surgit, des divers aspects de la nature, des sites, des perspectives, des horizons, la nôtre sera grave, méditative, spiritualiste, religieuse, évangélisatrice comme nos missionnaires, généreuse comme nos martyrs, énergique et persévérante comme nos pionniers d'autrefois; et en même temps elle sera largement découpée, comme nos vastes fleuves, nos larges horizons, notre grandiose nature, mystérieuse comme les échos de nos immenses et impénétrables forêts, comme les éclairs de nos aurores boréales, mélancolique comme nos pâles soirs d'automne enveloppés d'ombres vaporeuses –, comme l'azur profond, un peu sévère, de notre ciel –, chaste et pure comme le manteau virginal de nos longs hivers. (...) Ainsi sa voie est tracée d'avance : elle sera le miroir fidèle de notre petit peuple, dans les diverses phases de son existence, avec sa foi ardente, ses nobles aspirations, ses élans d'enthousiasme, ses traits d'héroïsme, sa généreuse passion de dévouement. Elle n'aura point ce cachet de réalisme moderne, manifestation de la pensée impie, matérialiste; mais elle n'en aura que plus de vie, de spontanéité, d'originalité, d'action (cité dans Dionne 38-39).

Désormais, la critique cléricale, rigoureusement normative et didactique, exerce son contrôle spirituel et moral sur la littérature. A l'idolâtrie du passé national et aux préceptes de la « canadianisation » de thèmes s'ajoute la censure des mœurs. A la suite du *Syllabus* papal de 1864, le clergé condamne le roman et le théâtre. Seul subsiste le roman historique à caractère régionaliste, le conte et la légende. La publication du roman en tant que texte d'imagination avec son monde et ses personnages fictifs est entravée, ce qui aura pour effet que tout au long du 19<sup>e</sup> siècle, il ne se publiera qu'un peu plus de soixante romans (Biron, Dumont et Nardout-Lafarge 128).

La poésie, pour sa part, exploite avec opiniâtreté les valeurs religieuses et nationales empruntées au préromantisme français. Toutefois, sa démarche est beaucoup plus épique, centrée sur l'évocation des hauts faits du passé, que lyrique, tournée vers la subjectivité du sujet. Du reste, la crainte des extravagances de l'imagination fait obstacle à la tonalité proprement romantique, capable d'exprimer le vague à l'âme, le spleen, ou le « mal du siècle », vécus sur le mode intérieur. Il n'est donc pas étonnant que si au Québec on publie ou imite Alphonse de Lamartine ou Victor Hugo, il s'agit bien d'un Lamartine des *Méditations poétiques* et non pas celui de *Toussaint Louverture*, sympathisant avec l'insurrection des anciens esclaves à Saint-Domingue, et d'un Hugo poète et non pas romancier ou dramaturge, socialement engagé. On ne s'étonnera pas non plus que les deux meilleurs poètes nationaux de cette seconde moitié du 19<sup>e</sup> siècle, Octave Crémazie et

Louis Fréchette – le premier pratiquant le lyrisme personnel, parfois macabre (comme dans le poème, « Promenade des trois morts », de 1862), le second s'aventurant dans le prophétisme romantique (avec son épopée, *La légende d'un peuple*, publiée en 1887) – s'exileront respectivement à Paris et à Chicago, abandonnant complètement leur création poétique.

On peut dire qu'avant la dernière décennie du 19<sup>e</sup> siècle où paraîtront quelques éléments de rupture, les lettres suivent les préceptes de l'abbé Casgrain : offrir une image idéale du paysan et de la culture canadienne-française, fidèle aux vieilles traditions françaises d'avant la Révolution. Vers les années 1870-1880, les écrivains abandonnent, pour la plupart, la perspective libérale ou républicaine de la première moitié du siècle et perpétuent dans leurs écrits l'idéologie cléric-nationaliste faisant l'éloge des principes moraux de la religion. Mais on aurait tort de croire que le Québec s'enferme à partir de ces années dans un traditionalisme éculé. Plusieurs conservateurs libéraux (comme le curé Labelle et le frère Marie-Victorin) et des libéraux conservateurs, comme Victor Barbeau, Alphonse Desjardins, Olivar Asselin, Errol Bouchette, Édouard Montpetit, et Edras Minville, « envisagent l'avenir du Québec par l'entremise de l'industrie, vecteur d'émancipation économique des Canadiens français » (Létourneau 52).

Parmi ces figures éclairées, on compte Arthur Buis (1840-1901), fondateur de *L'Indépendant*, revue républicaine bilingue, chroniqueur de *La Lanterne canadienne* et collaborateur du *Pays*, qui a vécu en Europe entre 1857 et 1862, et qui est, à côté de Wilfried Laurier (artisan du fédéralisme canadien), un des rares libéraux radicaux anticléricaux de l'époque. Pamphlétaire, philosophe et essayiste, Buis s'en prend à l'idéologie officielle, celle des jésuites, se déclare annexionniste comme Louis-Joseph Papineau, mène le combat pour le droit de vote des femmes et s'oppose à la peine de mort. Son texte, « La peine de mort », fait encore intérêt aujourd'hui par la pénétration en profondeur du problème (*Anthologie d'Arthur Buis* 179-185). Dans *Lanterne canadienne* dont il a été fondateur, Buis démasque sans merci les usurpations de la parole unique du clergé et exhorte les nombreux exilés Canadiens français aux États-Unis à ne pas rentrer au pays :

Ah! Restez, restez dans l'exil. L'exil! Non. L'Amérique n'est pas une terre étrangère pour les vaillants et les libres. (...) Voulez-vous revenir en Canada pour n'avoir même pas le droit de lire les journaux que vous préférez, pour voir le prêtre pénétrant, comme dans son domaine, au sein de votre famille, pour y semer la discorde et la répulsion, si vous ne lui obéissez jusqu'à dans ses caprices? (...)

Vous avez exercé les droits des hommes libres; vous avez été des citoyens de la grande république, venez ici, si vous l'osez, offrir vos votes aux hommes du progrès, venez apporter votre indépendance, vos aspirations, pour entendre aussitôt les prêtres de la bourse, qui sont les seuls oracles et les seuls guises de vos compatriotes, fulminer contre vous leurs anathèmes, et vous réduire par la

persécution à sacrifier vos droits, ou du moins à craindre de les exercer. Mais vous n'avez pas oublié tout cela, et vous ne désirez pas revenir dans une patrie asservie. C'est ici que vous seriez en exil. Restez où vous avez trouvé le pain, le travail qui fait les hommes libres, et l'espérance qui les fait grands (cité dans Biron, Dumont et Nardout-Lafarge 92-94).

On peut observer par analogie à cette double pensée politique, libérale et conservatrice, qui se croisent et qui s'opposent, que les représentations de la culture populaire dans les écrits littéraires articulent sur un mode implicite des contradictions entre l'idéologie ultramontaine et le discours littéraire. En effet, le programme de « canadianisation » de la littérature, prôné en 1860 par l'abbé Casgrain et « le Mouvement littéraire et patriotique de Québec », avait ouvert la porte à un grand nombre de conteurs de qualité, comme Louis Fréchette, Eugène Dick, Honoré Beaugrand, Pamphile Le May ou Louvigny de Montigny.

Ces conteurs vont jouer sur deux registres – l'oral et l'écrit – et sur une double visée littéraire – celle de la mémoire nationale et de la morale, d'une part, et, de l'autre, celle de la réussite esthétique et du besoin de l'adhésion immédiate du lecteur. Or, la légende et le conte, genres populaires qui obéissent à la mission patriotique de l'écrivain, présentent d'autres intentions littéraires quand ils transposent l'oral à l'écrit. On y retrouve maints thèmes folkloriques dus aux croyances populaires qui privilégient l'insolite, le fantastique, le merveilleux et le surnaturel. Grâce à l'art du conteur qui se nourrit des expressions propres à la langue orale, le récit populaire s'écarte souvent du programme littéraire imposé et de sa visée didactique initiale. Puiser dans le répertoire populaire où l'imaginaire s'articule autour des superstitions, apparitions, sorcelleries; explorer les histoires de revenants et certains mythèmes (le pacte avec le diable et ses avatars, le « diable beau danseur », le loup-garou), les légendes canadiennes « Rose Latulipe », « La Corriveau », la « chasse-galerie », « Le Vaisseau fantôme » ou celle de « Le Grand-Lièvre et la Grande-Tortue » inspirée de l'imaginaire indien – utiliser tout ce fonds narratif oral, mis à la disposition du conteur, requiert des stratégies narratives spécifiques, là où la relation de l'homme avec le réel se trouve déphasée par la relation de l'homme avec son désir (Lemire 203). Même si le bien finit par être récompensé et le mal par être puni, la supériorité et l'apologie des valeurs chrétiennes y demeurent problématiques et ne servent pas facilement d'*exemplum*, étant confrontées à l'inversion de l'ordre de type carnavalesque – là où le fantastique et le merveilleux alimentent le désir et multiplient les obstacles (Lemire 241-243). Notons à cet égard que le conte et la légende comme genres populaires (« mineurs ») s'adaptaient le mieux à la facture journalistique et paraissaient dans une masse de journaux et revues dont certains, comme *Les Soirées canadiennes* et *Le Foyer canadien*, étaient destinées à cette production littéraire.

Afin de donner suite au *Répertoire national* de Huston, *Le Foyer canadien* publie en recueil dans les années 1863-1864 *La littérature canadienne de 1850 à 1860*. La seconde édition du *Répertoire*, parue en 1893, révélera que tout l'échafaudage littéraire québécois du 19<sup>e</sup> siècle peut être évalué à quelques 370 livres publiés, sans compter les recueils d'articles ou brochures pamphlétaires (Paquette 349). Cette faiblesse de l'édition est certainement due à l'idéologie de la survivance collective, à ses prescriptions et ses proscriptions, de même, comme l'observe Guildo Rousseau, qu'aux conflits accusés tout au long du 19<sup>e</sup> siècle « (...) entre la pensée libérale et le dirigisme littéraire, puis entre celui-ci, devenu à la fois apologétique et ultramontain, et la masse des lecteurs muets et épris de romans populaires » (cité dans Rousseau 12).

Le roman historique, genre privilégié, qui évolue d'abord dans le sillage de *l'Influence d'un livre* de Philippe-Aubert de Gaspé fils, s'inspire autant de *l'Histoire du Canada* de François-Xavier Garneau que des modèles français (Eugène Sue, Honoré de Balzac et d'Alexandre Dumas père) et anglo-saxons (Georges Byron, James Fenimore Cooper, Walter Scott, Samuel Richardson). Il suscite l'engouement des lecteurs en alliant l'exactitude historique à la description des mœurs traditionnelles et en campant son action et ses personnages dans le cadre canadien ou celui de la Nouvelle-France. Ainsi, *Les Fiancés de 1812* (1848) de Joseph Doutre, *La Fille du brigand* (1844) de François-Eugène L'Ecuyer, *Une de perdue, deux de retrouvés* (1849-1865) de Georges Boucher de Boucherville, mélangent avec succès l'intrigue héroïque et chevaleresque, les aventures et l'intrigue sentimentale. *Les Anciens Canadiens* (1863) de Philippe Aubert de Gaspé père, qui raconte les hauts faits et les batailles de la fin du Régime français, inspirera le développement du roman historique du dernier tiers du 19<sup>e</sup>. Pour les écrivains qui pratiquent ce genre à cette époque, la documentation historique sert de caution à la mythification nationale ou fournit au récit un fonds d'aventures hautes en couleurs et regorgeant de péripéties rocambolesques (la piraterie, les enlèvements et poursuites, les guerres entre les Hurons et les Iroquois), souvent habilement greffées sur une intrigue amoureuse. Dans cette veine s'inscrivent *Les Fiancés de 1812* (1844) de Joseph Doutre, *Jacques et Marie. Souvenirs d'un peuple dispersé* (1866), roman sur la déportation des Acadiens de Napoléon Bourrassa, ainsi que *Charles et Eva. Roman historique canadien* (1866-1867), *François de Bienville. Scènes de la vie quotidienne au XVII<sup>e</sup> siècle* (1870), *L'Intendant Bigot. Roman canadien* (1872), *Le Chevalier de Mornac. Chronique de la Nouvelle-France 1664* (1873) et *Le Tomahawk et l'Épée* (1877) du prolifique Joseph Marmette. Parfois, certains récits historiques se rapprochent du roman gothique anglo-saxon; c'est le cas de *La tour de Trafalgar* et *Louise Chawinikisique* de Boucher de Boucherville, publiés en feuilleton entre 1835 et 1845.

Le roman historique innove au tournant du 20<sup>e</sup> siècle avec *A l'œuvre et à l'épreuve* (1891) et *L'Oublié* (1900) de Laure Conan, pseudonyme de Felicité Angers (1845-1924), et, surtout, avec son *Angéline de Montbrun* (1881), considéré comme le premier roman psychologique au Québec. Dans les trois cas, la réussite tient avant tout dans le relief psychologique des personnages. L'effacement de l'événementiel devant l'intimité des sentiments et des confidences distingue *Angéline de Montbrun* des autres romans de l'époque. Laure Conan renouvelle en outre le style du roman historique par l'éclatement de la structure narrative (lettres, journal, narration à la troisième personne) et par une thématique (chagrin et l'impossibilité de l'amour, l'intensité de la relation du père et de la fille, méditation « au féminin » sur la société et l'histoire) qui empruntent aux *Souffrances du jeune Werther* de Goethe et à *Atala* de Chateaubriand –, ce qui lui vaudra une critique indulgente de la part de l'abbé Casgrain regrettant que « sa pensée habite plus les bords de la Seine que ceux du Saint-Laurent » (Biron, Dumont et Nardout-Lafarge 145). Après les œuvres de Laure Conan, le genre historique connaîtra son renouvellement seulement en 1923 avec la publication de *Les habits rouges* de Robert de Roquebrune qui donne beaucoup place à la psychologie des personnages. Toutefois, lorsqu'en 1938 paraît *Les Engagés du Grand Portage* de Léo-Paul Désrosiers, l'idéalisation du passé canadien s'éclipsera définitivement devant le réalisme historique (l'intrigue est fondée sur le commerce des pelleteries dans les années 1800 au Canada) lequel aura la valeur de document plutôt que de thèse nationaliste.

### Constantes et ruptures

La thèse, elle, constitue le socle idéologique et la substance même du roman de la terre. Avec ce type de roman, elle s'assimile même à la notion de littérature : elle est le texte et le prétexte, définit l'écriture et ses limites. Déjà en 1846, paraissent en feuilleton deux romans qui se situent à contre-courant de la vague romanesque de l'heure (le roman d'aventures et le roman historique): *La terre paternelle* de Patrice Lacombe et *Charles Guérin. Roman de mœurs canadiennes* de Pierre-Joseph-Ollivier Chauveau. « Romans de mœurs paysannes », ils réagissent contre le roman d'aventures canadien et la fiction importée (française et américaine) pour imposer une image idéalisée de la campagne des années 1830-1840 (avant le Canada uni). Si le roman de Chauveau exprime surtout la pureté des mœurs traditionnelles tout en proposant une peinture relativement fidèle de la vie canadienne-française de l'époque, celui de Lacombe fera école (il aura maintes rééditions jusqu'aux années 1970) avec son intrigue stéréotypée (le père profondément attaché à son lopin de terre, la mère toujours fidèle à son devoir social et religieux, les

fil, l'un fidèle à la tradition, l'autre aventurier) et, surtout avec ses prétentions apologétiques développées dans la préface (avant d'être appliquées au texte même) : « Lassons au vieux pays, que la civilisation a gâtés, leurs romans ensanglantés, peignons l'enfant du sol, tel qu'il est, religieux, honnête, paisible de mœurs et de caractère, jouissant de l'aisance et de la fortune sans orgueil et sans ostentation, supportant avec résignation et patience les plus grandes adversités (...) » (cité dans Rousseau 17).

On perçoit d'emblée en quoi ce type de roman et ses textes d'escorte (la préface ou la postface) pouvait servir au roman du terroir qui se développera au début du 20<sup>e</sup> siècle. Avec lui, l'héritage français est banni comme immoral (tant le roman d'aventures à la manière d'Alexandre Dumas fils, d'Eugène Sue et de Frédéric Soulié, que le roman réaliste de Balzac ou celui, naturaliste, de Zola). Le roman du terroir se met avant tout au service de l'idéologie agriculturiste et du messianisme des ultramontains. Dès sa genèse donc, il perd le sens du réel – significativement, les évocations de la campagne chez Lacombe sont *a contrario* réduites au strict minimum (Biron, Dumont et Nardout-Lafarge 131) – et met tous ses soins à offrir au lecteur l'illusion d'un monde idyllique et sans contradictions. Pour asseoir sa fonction éducative et édifiante, il s'efforce d'idéaliser la terre comme lieu d'enracinement et source de toutes les vertus, et, du même souffle, comme refuge de la foi et lieu privilégié de la perpétuation de la « race canadienne-française » dans sa pureté. Dans le roman de la terre, une telle vision du monde exhibait imperturbablement un schéma dichotomique qui opposait l'espace rural et l'espace urbain. Ce dernier, associé au lieu de perdition, d'impiété, voire de trahison, et symbolisé par Montréal, Québec ou Sherbrooke, était figuré presque toujours en toile de fond de l'action, alors que la grande ville devient à la fin du 19<sup>e</sup> siècle la partie intégrante de la réalité du Québec.

Dans semblable représentation de la ville *in absentia* pouvaient intervenir des éléments conjecturaux de première importance, comme l'émigration des paysans et ouvriers agricoles aux États-Unis (surtout dans le Massachusetts) qui leur offrait la possibilité de quitter une campagne surpeuplée et de mieux assurer leur existence. Cet exode, qui va en croissant au Québec à partir des 1840, est à l'origine d'une vaste propagande menée en faveur de l'immobilisme terrien prometteur.

Or, il arrive que l'insistance des écrivains sur la nécessité de détourner leurs compatriotes de l'émigration conforte la thèse et s'en écarte en même temps, offrant un double discours, conservateur et libéral. On le voit dans *Jeanne la fileuse. Épisode de l'émigration franco-canadienne aux États-Unis* de Honoré Beaugrand, roman paru d'abord en feuilleton en 1875 et publié en volume aux États-Unis en 1879. Il est significatif que l'auteur ne blâme pas les Canadiens-français, contraints à s'exiler dans les manufactures de tissu de la Nouvelle-Angleterre, et approuve l'attitude de Jeanne, l'héroïne éponyme, qui

préserve sa foi et ses valeurs ancestrales tout en travaillant dans les filatures tenues par les Américains. Le diptyque romanesque d'Antoine Gérin-Lajoie, *Jean Rivard le défricheur* (1862) et *Jean Rivard, économiste* (1864) est également une bonne illustration de la superposition dans la fiction du discours nationaliste de type agriculturiste et de l'utopie sociale de type capitaliste. Son protagoniste, Jean Rivard, jeune avocat en début de carrière, grand amateur de *Don Quichotte* et de *Robinson Crusoe*, fait le choix de quitter la ville et d'acheter la terre où il fait construire une maison pour s'y installer avec sa femme et ses enfants; ensuite, après avoir défriché la forêt, il fonde une ville, Rivardville, où chacun des habitants se réalise dans le travail.

A regarder de près le roman de Gérin-Lajoie, on pourra dire qu'il s'agit d'un roman à thèse dialogisé où communiquent deux traditions : celle des Lumières françaises, en particulier celle des Physiocrates qui préconisaient de fonder une « république agricole » dirigée par une classe de cultivateurs instruits, et celle du transcendantalisme anglo-américain (la *self-reliance* de Ralph Waldo Emerson et de Henry David Thoreau), mouvement philosophique, religieux et littéraire, romantique et idéaliste, qui appelait à la réforme de l'Église et de la société. En ce sens, « Jean Rivard est une utopie américaine dans laquelle libéraux et conservateurs ont pu se reconnaître; sa figure emblématique est celle du colon qui ouvre le territoire et assure un avenir à l'individu comme à la patrie » (Biron, Dumont, et Nardout-Lafarge 135). L'avant-propos du premier tome de Gérin-Lajoie illustre bien cet équivoque en fustigeant le roman comme œuvre d'imagination, et en étayant la thèse officielle, selon laquelle les difficultés économiques du Québec peuvent trouver leur solution dans la persévérance du colonisateur éclairé par sa mission :

Ce n'est pas un roman que j'écris, et si quelqu'un est à la recherche d'aventures merveilleuses, duels, meurtres, suicides, ou d'intrigues d'amours tant soit peu compliquées, je lui conseille amicalement de s'adresser ailleurs. On ne trouvera dans ce récit que l'histoire simple et vraie d'un jeune homme sans fortune, né dans une condition modeste, qui sut s'élever par son mérite, à l'indépendance de fortune et aux premiers honneurs de son pays (Rousseau 43).

Chez Beaugrand et Gérin-Lajoie, ces contradictions affectent souvent la structuration du roman (la composition, l'action et la narration) en intégrant les exposés des théories socio-économiques. Dans *Pour la patrie. Roman du XX<sup>e</sup> siècle* (1895) de Jules-Paul Tardivel, qui se présente comme « le type du roman chrétien de combat », mais qui est un roman d'anticipation et de fiction politique (l'action se déroule en 1945), tout est mis au service de la cause ultramontaine. La vision utopique de Tardivel, fondée sur des harangues parlementaires et pamphlets journalistiques, cités *in extenso*, y est poussée

jusqu'à la caricature. Le programme idéologique (séparer le Québec de la Confédération pour en faire une République de la Nouvelle-France, catholique et indépendante) y pèse de tout son poids, au détriment du romanesque. D'ailleurs, dès la préface, la forme même du roman se trouve d'emblée rejetée par Tardivel:

Le roman, surtout le roman moderne et plus particulièrement encore le roman français me paraît être une arme forgée par Satan lui-même pour la destruction du genre humain. Et malgré cette conviction, j'écris un roman! Oui, je le fais sans scrupule, pour la raison qu'il est permis de s'emparer des machines de guerre de l'ennemi et de les faire servir à battre en brèche les rempart qu'on assiège (cité dans Dostaler 92).

À l'aurore du 20<sup>e</sup> siècle et jusqu'aux années 1930, cette instrumentalisation de la fiction se fait sentir davantage lorsque les questions de langue et de culture seront au cœur d'une nouvelle campagne nationaliste menée par Henri Bourrassa et Lionel Groulx, comme chefs de file et, sur le plan littéraire, par l'abbé Camille Roy, disciple de Lanson et de Brunetière, considéré comme le premier critique professionnel (Mailhot 49).

Dès lors, la littérature doit plus que jamais faire preuve d'allégeance aux intérêts supérieurs de la « race » et de la nationalité. L'Église, pour sa part, s'oppose avec véhémence à la diffusion des œuvres naturalistes au Québec. De crainte que le réalisme terrien et urbain ne lui fasse perdre son influence traditionnelle sur les masses, elle frappe d'interdit le roman-feuilleton publié dans les journaux et s'en prend également au roman comme genre littéraire. Une véritable psychose de « mauvais livres » et de « mauvaises lectures » est déclenchée à cette fin (Losique 737-745). Cette campagne atteint son apogée en 1898, lorsque l'Archevêché de Québec met à l'Index les écrits philosophiques et littéraires français du 18<sup>e</sup> et du 19<sup>e</sup> siècles, mis à part les auteurs catholiques (Dostaler 98-99). La critique du roman d'obédience cléricale ne frappe pas les récits du terroir qui travaillent à l'édification des paysans et optent pour le régionalisme. L'éloge du terroir, perceptible à même le titre, véhicule tout une rhétorique propagandiste : *Calude Paysan* (1899) et *La Terre* (1916) d'Ernest Choquette, *Au village* (1913) de J.-M. Alfred Mousseau; *Chez nous* (1908) et *Chez nos gens* (1918) d'Adjutor Rivard, *Restons chez nous* (1908) et *L'appel de la terre* (1919) de Damase Potvin, *La Terre vivante* (1925) de Henry Bernard, *L'appel de la race* (1922) de Lionel Groulx, *La Terre ancestrale* (1933) de Louis-Philippe Côté.

Considérée dans l'optique de cet embrigadement littéraire et du conformisme idéologique généralisé, l'École littéraire de Montréal – regroupement en 1895 de quelques jeunes poètes passionnés par la poésie symboliste et parnassienne française – apparaît à l'époque comme un acte de



dissidence. Il en va, en tout cas, d'une remise en cause importante de la vocation patriotique et régionaliste de la littérature, en même temps que d'une tentative audacieuse de s'engager dans la voie poétique moderne et de défendre, sur le plan politique, les idées libérales. Cette volonté d'émancipation prend une orientation particulièrement nette avec Émile Nelligan (1879-1941), poète le plus jeune et le plus accompli du groupe. Nelligan est le premier au Québec à savoir assimiler l'imagination symboliste aux formes parnassiennes et les investir dans un lyrisme personnel – souffrance, spleen et délire – d'une remarquable cohérence musicale et plastique. Le plus bel exemple de cette invention poétique restent les vers qui inaugurent le fameux « Soir d'hiver » :

Ah! comme la neige a neigé!  
 Ma vitre est un jardin de givre  
 Ah! comme la neige a neigé!  
 Qu'est-ce que le spasme de vivre  
 A la douleur que j'ai, que j'ai!

Ce poème figure bien l'éclatement libérateur du langage poétique et préfigure le gouffre de la folie dans lequel le poète s'abîmera à l'âge de dix-neuf ans. Comme le souligne la critique :

La poésie chez Nelligan est naturellement exotique : elle vient d'ailleurs et représente en soi un arrachement à l'immédiat. Elle se présente comme un autre langage et ce n'est pas un hasard si elle se reconnaît dans la musique et la peinture. (...) lire Nelligan, c'est aussi entrer dans une poésie tournée vers l'intériorité pathétique du poète. On le voit clairement dans le dernier exemple [« Soir d'hiver » ], qui associe d'emblée l'hiver à la vision du poète collé à sa vitre. C'est là un trait général de sa poésie : à l'inverse de la poésie patriotique qui évoque les paysages extérieurs et des figures typiques célébrées par l'idéologie officielle, les poèmes de Nelligan parlent d'espaces clos, de maisons muettes, de chambres, de jardins, de salons, de chapelles, de cloîtres, etc. (Biron, Dumont et Nardout-Lafarge 162).

Avec d'autres poètes, groupés à l'École littéraire de Montréal – Arthur de Buissières, Guy Delahaye, René Chopin, Paul Morin, Albert Lozeau – les effets sonores, plastiques et exotiques chercheront à se raffiner; les formes romantiques, symbolistes et parnassiennes se perfectionnent tout en se mélangeant, cherchent à atteindre une dimension universelle. Toutefois, à la suite de querelles à l'intérieur du groupe et sous la pression de la critique conservatrice, l'École littéraire de Montréal perd de son homogénéité artistique initiale et se scinde en deux regroupements opposés : les intimistes-universalistes dits « exotiques », qui vont fonder en 1918 *Le Nigog*, revue

expérimentale et d'avant-garde, et les « régionalistes », groupés autour de la revue *Le Terroir* (fondée en 1909), qui se feront les bardes de la terre, du folklore et de la campagne.

La dialectique entre les écrivains conformistes et les dissidents se manifesterait également au sein du roman paysan dans les trois premières décennies du 20<sup>e</sup> siècle. La migration massive des Québécois en ville (en 1929, la population urbaine dépasse 60%), l'industrialisation du Québec, qui entre dans les années 1920-1930 dans la phase du capitalisme monopoliste, et le krach économique de 1929-1931 avec la stagnation consécutive, sont des facteurs majeurs qui dévoilent l'anachronisme de la structure agraire de la société québécoise. Sur le plan littéraire, un clivage va se creuser entre le discours idéologique officiel (la rhétorique de la vocation terrienne de la nation) et l'authentique situation à la campagne (appauvrissement et paupérisation des paysans, leur exode vers la ville). Cependant, c'est au moyen d'une description réaliste, visant à l'objectivité, que le roman paysan va révéler les dessous du mythe agriculturiste construit avec persévérance depuis les années 1850.

Déjà en 1904, *Marie Calumet* de Rodolphe Girard, grosse farce de près de quatre cents pages, ridiculise les mœurs des prêtres de campagne à travers une description implacable de la vie quotidienne d'un presbytère de village. Si ce roman fait scandale et oblige son auteur à s'exiler à Ottawa, *La Scouine* (1918), roman publié à compte d'auteur par Albert Laberge, sera décrié par l'Archevêque de Montréal comme une « ignoble pornographie » dès sa publication dans un hebdomadaire en 1909 (Biron, Dumont et Nardout-Lafarge 156). En effet, ce roman paysan de facture naturalise ne ménage rien ni personne : l'appât du gain, la cruauté, l'égoïsme, la déchéance et la mort sont des motifs qui transgressent le mythe du bonheur à l'ombre du clocher et les images de l'opulence de l'agriculteur. Si la célèbre *Maria Chapdelaine* (1918) de Louis Hémon semble encore cadrer avec la mystique nationale, grâce à son intrigue sentimentale et patriotique, *Menaud, maître draveur* (1937) de Félix-Antoine Savard, qui est un prolongement du roman de Hémon (les « voix » de Maria y reviennent comme un puissant leitmotiv), est un roman de résistance où le nationalisme traditionnel se mire dans sa mythologie et raconte son propre échec (Menaud, le vieux draveur devient fou et abandonné dans sa lutte contre les marchands anglais). Il n'est pas étonnant que, paru l'année suivante, *Trente arpents* de Ringuet (Philippe Panneton) n'ait déjà rien d'une thèse : avec lui, pour la première (et la dernière) fois le roman paysan se vit comme roman. Dans le sillage de Laberge, Ringuet mène une observation clinique, sur le mode naturalise, de la décomposition lente de la famille Moisan. L'action du roman se déroule à l'époque charnière (1887-1932) où le Québec passe de l'ère agraire à celle d'urbanisation. Le thème central de *Trente arpents* présente à travers les cycles saisonniers une antithèse efficace à l'idéologie du terroir. Il montre le drame de la possession de la glèbe – d'une terre stérile et rebelle qui, comme

chez Zola (Viens 1950), dévore l'homme plus que lui ne la possède. La terre y représente métaphoriquement l'héroïne du roman (la mère, l'amante et l'épouse), et sa présence physique, immuable, comme dans *Les Paysans* (1904-1909) de Władysław Reymont, marque l'implacable déchéance des familles paysannes, forcées à s'exiler en ville.

Avec Laberge, Savard et Ringuet, le thème et le mythe de la fidélité à la terre se désagrègent et connaissent leur déclin définitif. Un nouveau climat intellectuel qui s'exprime dans les revues *La Relève* (1934-1941), devenue ensuite *La Nouvelle Relève* (1941-1948), plus libéral, catholique, mais existentialiste (puisant dans le personnalisme français et la revue *Esprit*), prend à contre-pied les valeurs morales traditionnelles. Sur le plan littéraire, la période des années 1930 et 1940 favorisera avant tout l'émergence du roman de mœurs urbaines, qui débute en 1934 avec *Les Demi-civilisés* de Jean-Charles Harvey (roman qui dévoile les abus dans les milieux politiques et journalistiques de la ville de Québec). Or, ce n'est qu'au cours des années 1940, sous la poussée de la guerre, que le roman québécois accorde un plus grand poids de vérité à l'observation des milieux urbains. Avec *Bonheur d'occasion* (1945) de Gabrielle Roy, et les deux romans de Roger Lemelin, *Au pied de la pente douce* (1944) et *Les Plouffe* (1948), le roman urbain va mettre en scène le héros prolétarien, paysan-ouvrier de la première génération citadine. Ces deux premiers romans véritablement urbains vont prendre en charge sur le mode réaliste l'acculturation et la crise d'identité, consécutives à la confrontation d'une culture catholico-nationaliste traditionnelle avec la réalité nouvelle, associée à la modernisation, l'urbanisation et la sécularisation du mode de vie des Québécois. C'est dire également que désormais, avec la topique de « l'arrivée en ville » (à Montréal et à Québec), le roman québécois va pouvoir mettre en scène sa propre « société du roman » (Duchet 453), une société du texte, élaborée « du dedans », ancrée dans l'imaginaire et le symbolique.

### Bibliographie :

- Anthologie d'Arthur Buis* (textes choisis et préparés par Laurent Mailhot). Montréal : Hurtubise HMH, 1978.
- Biron, Michel, François Dumont, Élisabeth Nardout-Lafarge. *Histoire de la littérature québécoise*. Montréal : Boréal, 2007.
- Bouchard, Gérard. *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde. Essai d'histoire comparée*. Montréal : Boréal, 2001 (coll. « Boréal compact »).
- Dostaler, Yves. *Les infortunes du roman dans le Québec du XIXe siècle*. Montréal : Hurtubise HMH, 1977.
- Duchet, Claude. « Une écriture de la socialité ». *Poétique* 16 (1976) : 446-454.
- Dumont, Fernand. *Le Sort de la Culture*. Montréal : l'Hexagone, 1987.

- Casgrain, Henri-Raymond. *Oeuvres complètes*. tome 1. Montréal : C.O. Beauchemin et fils, 1873.
- Dionne, René. *Le Québécois et sa littérature*. Sherbrooke-Paris : Éditions Naaman et Agence de Coopération Culturelle et Technique (A.C.C.T.), 1984.
- Espagne, Michel et Michael Werner (sous la dir. de). *Qu'est-ce qu'une littérature nationale ? Approches pour une théorie interculturelle du champ littéraire*. Philologiques. tome III. Paris : Éditions de La Maison des Science de l'Homme, 1994.
- Lemire, Maurice. *Formation de l'imaginaire littéraire québécois (1764-1867)*. Montréal, l'Hexagone, 1993.
- Létourneau, Jocelyn. *Le Québec, les Québécois. Un parcours historique*. Québec : Musée de la Civilisation et Fides, 2004.
- Linteau, Paul-André, René Durocher, et Jean-Claude Robert Durocher. *Histoire du Québec contemporain*. tome 1 « De la Confédération à la crise (1867-1929) », Montréal : Boréal 1989 (coll. « Boréal compact »).
- Losique, Serge. « L'évolution du roman au Canada français ». *Revue d'histoire littéraire de la France* 5 (1969) : 737-745.
- Mailhot, Laurent. *La littérature québécoise depuis ses origines*. Montréal : Typo, 1997.
- Monière, Denis. *Le développement des idéologies au Québec : des origines à nos jours*. Montréal : Québec/Amérique 1977.
- Paquette, Jean Marcel. « Écriture et histoire : essai d'interprétation du corpus littéraire québécois ». *Études françaises* 4 (1974) : 202-212.
- Rousseau, Guildo. *Préfaces des romans québécois du XIXe siècle*. Sherbrooke : Cosmos, 1970.
- Viens, Jacques. *"La terre" de Zola et "Trente arpents" de Ringuet, étude comparée*. Sherbrooke : Cosmos, 1970.

**Józef Kwaterko** est professeur titulaire à l'Institut d'études romanes de l'Université de Varsovie où il dirige depuis 1997 le Centre d'études en civilisation canadienne-française et en littérature québécoise. Il est auteur de plusieurs ouvrages sur la littérature québécoise : *Le roman québécois de 1960 à 1960 : idéologie et représentation littéraire* (1989), *French-Canadian and Québécois Novels, 1950-1990*, (1996; en collaboration avec Irène Geller et Jan Miernowski), *Le roman québécois et des (inter)discours. Analyses sociocritiques* (1998), d'un livre en polonais, *Les dialogues avec l'Amérique dans la littérature francophone du Québec et de la Caraïbe* (2003), *L'humour et le rire dans les littératures francophones des Amériques* (éd.) 2006, et d'un collectif (en collaboration avec Max Roy et Petr Kyloušek), *L'imaginaire du roman québécois* (2006).